

LES BOURGEOIS GENTILSHOMMES DE NOYON

Noyon a été, sous l'ancien régime, à la fois une cité religieuse et une ville bourgeoise. La bourgeoisie s'y est élevée par l'activité commerçante, génératrice de richesse. Cette aisance a permis à certains d'accéder, grâce à la vénalité des offices, aux fonctions administratives et judiciaires. Ces dernières sont donc demeurées jusqu'en 1789 le monopole de quelques grandes familles entre lesquelles ou à l'intérieur desquelles elles se transmettaient par cessions ou par héritages.

Ce sont ces familles qui sont étudiées dans le récent ouvrage du contrôleur Général Braillon : « Les bourgeois gentilhommes de Noyon ». On y trouve décrites les généalogies d'une centaine de ces familles ainsi que leur mode de vie familial et social, qui se caractérisait par une propension à accéder à la noblesse ou, du moins, à

« vivre noblement » notamment par l'acquisition de fiefs et de seigneuries.

L'ouvrage relate ensuite les effets de la Révolution sur ces familles, partagées à l'origine entre l'adhésion et l'opposition au régime nouveau, et finalement broyées par celui-ci, sinon dans les personnes elles-mêmes, du moins dans leurs raisons d'être.

On assiste enfin, tout au long du XIX^e siècle, à la survie puis à l'extinction à Noyon de cette grande bourgeoisie, un moment relayée par d'autres familles soit alliées aux précédentes soit en ayant adopté le mode de vie.

On aboutit ainsi à la guerre de 1914-1918 qui consacre la disparition à Noyon des unes et des autres, préludant à la « Société sans classes » d'aujourd'hui.

Prochainement en vente chez Mlle Boulant à la Librairie Notre-Dame, rue du Général de Gaulle.

L'HISTOIRE DE NOYON RACONTÉE PAR LE NOM DE SES RUES

Les rues qui débouchent dans la rue de Paris sont au nombre de cinq : trois côté pair – de la Brasserie, Pasteur et Bouvier –, deux côté impair – des Tanneurs, de la Boissière. Autrefois deux ruelles ménagées entre les rues de la Brasserie et Pasteur, conduisaient l'une à l'église des Cordeliers, l'autre à l'Hôpital Saint-Jacques en contournant l'église et le cimetière Saint-Maurice. Nous connaissons l'histoire de la Brasserie et du Couvent des Cordeliers ; la ruelle Saint-Jacques s'appela tour à tour rue Cocherel et Cul-de-sac Saint-Jacques. Cet ancien hôpital situé sur le terrain de sport de l'école actuelle et longeant la Verse, était plutôt un asile d'indigents et une pension pour écoliers. Il fut démoli à la fin du 17^e siècle, comme nous allons le voir, et la ruelle disparut.

En descendant la rue de Paris à partir de la Place de Béziers et par le trottoir du côté pair, on passe sur une grande pierre blanche qui contraste avec les pavés de grès gris qui l'entourent. Elle est placée juste devant le seuil du magasin « Au Vieux Pêcheur », dont la commerçante, pas plus que les clients et les passants ne se posent de questions sur la présence de cette pierre insolite. Les paveurs et les terrassiers eux-mêmes la respectent scrupuleusement. Si bien qu'elle est entière et, n'était l'usure provoquée par les allées et venues, on pourrait y lire des inscriptions funéraires. Car il s'agit d'une pierre tombale, témoin d'une séquence de l'histoire de Noyon.

Au moment de la Révolution, les matériaux des églises et des couvents détruits furent vendus ou pillés et employés de nouveau dans la construction ou l'équipement des maisons et des édifices de la ville. En particulier, les pierres tombales des églises paroissiales ou conventuelles, de la cathédrale, des multiples chapelles se trouvèrent

rent dispersées dans toute la ville de Noyon, servant de marches d'escaliers, de seuils de portes, de dalles devant le foyer des cuisines, de dessus de commodes, de remblais, livrées à tous les usages du jardin, comme on peut s'en rendre compte encore.

Après la Concordat de 1802, le premier soin du Conseil de fabrique de l'unique paroisse de la ville fut de remettre en état de dalage de l'église cathédrale qui avait dû être retiré des parties converties en écuries ou en magasin à fourrage. On récupéra donc des plaques funéraires encore utilisables pour cet usage nouveau et autant qu'on put en trouver. L'entreprise Margry en repava les bas-côtés et le parvis de l'édifice.

Rue Pasteur

Nous voici parvenus à la rue Pasteur qui, vers son milieu, change de direction pour rejoindre la rue Bouvier et le Boulevard. Tout le monde connaît le grand savant du 19^e siècle dont l'œuvre salvatrice en a fait un bienfaiteur de l'humanité toute entière, aussi bien par ses découvertes sur les modes de contagions que sur les moyens de les guérir. Il est promoteur de l'antiseptie et de l'asepsie. A sa mort survenue en 1895, toute la France lui dédia des monuments et des rues : Noyon donna logiquement le nom de Louis Pasteur à la rue qui conduisait à l'Hôpital général.

Cette rue toute modeste dans ses dimensions, a joué un rôle important dans la vie des habitants de Noyon depuis et au cours de nombreux siècles : les noms successifs qu'elle reçut rendent compte des différents édifices et établissements qu'elle desservit.

1°) Au Moyen-Age, elle s'est appelée rue des Etuves.

Les étuves furent longtemps le nom donné aux établissements de bains (eau et vapeur) que fréquentaient surtout la bourgeoisie, les chanoines, les dames, au début de leur institution, bien qu'ils fussent d'un prix très abordable. Il s'en trouvait dans toutes les villes de la Picardie.

A Noyon, les étuves se trouvaient derrière l'église Saint-Maurice, le long de la Verse. Cet établissement comportait plusieurs petites maisons dans lesquelles étaient installés des bassines ou des « cuivaux ». On faisait bouillir l'eau dans des chaudrons.

Leur création remontait au moins au 12^e siècle, bien plutôt en certaines villes ; elles disparurent de cet endroit lors de la construction de l'hôpital qui prit leur place vers les années 1660.

A Amiens, il y avait les étuves des hommes et celles des femmes. On ne sait comment, sur ce point, était organisé le seul établissement de Noyon.

Les bains publics, les étuves, devinrent un lieu de rencontres, de rendez-vous. Depuis longtemps ils devaient être suspects, puisque déjà en l'an 803, le Concile d'Aix-la-Chapelle avait prononcé son verdict : « Si la luxure et la volupté sont le mobile qui font recherché le bain, nous ne permettons celui-ci ni le dimanche, ni un autre jour ; si au contraire on le prend parce que le corps en a besoin, nous ne le défendons pas même le dimanche ».

Cependant, avec le temps, la moralité y périclita ; ces lieux destinés à la salubrité du corps devinrent des lieux de débauche, des lieux déshonnêtes selon le jugement des historiens anciens. Les étuves sont parfois assimilées au 16^e siècle aux « bordels » et aux cabarets. Aussi furent-elles l'objet de multiples mesures de police très sévères quant aux heures de fonctionnement, à la fréquentation nocturne, à l'activité des « filles de joyes » qui y travaillaient.

2°) La rue Pasteur s'est aussi appelée rue du Portail Saint-Maurice

En effet, cette rue longeait d'abord l'église, puis formait place devant le portail vers lequel elle conduisait.

L'église Saint-Maurice, érigée en église paroissiale au 13^e siècle, se composait d'une nef flanquée de deux bas-côtés. Le chœur aboutissait rue Saint-Maurice (rue de Paris) ; il contenait deux chapelles.

Le portail principal côté Nord ouvrait sur une placette bordée par la maison curiale. Quatre cloches sonnaient les temps de la vie du haut du clocher surmonté d'un flèche élégante. La maison des vicaires se trouvait de l'autre côté formant l'angle intérieur du tournant de la rue ; elle longeait et... longe toujours la Verse qui coule à ciel ouvert. Elle n'est pas belle : c'est une vieille maison de plus de deux siècles, toujours debout et habitée (5). Sous l'ancien régime, l'église Saint-Maurice était le centre de la confrérie des maîtres perruquiers.

Enfin cette église disparut à tout jamais ; mise en vente en 1791 comme bien national, elle avait été acquise, pour le compte de l'hôpital qui espérait la sauver, par le sieur Joyant, marchand de fer et administrateur de l'hôpital dont nous allons parler. Il fut adjudicataire du presbytère, du jardin, de l'église et du cimetière pour 9 250 livres. Mais le sieur Joyant décéda presque aussitôt après : l'administration de l'hôpital ne put entrer en jouissance de ces biens, ni désintéresser l'héritière. Voilà pourquoi le sieur Grare, après l'incendie de l'église des Cordeliers qu'il avait convertie en brasserie, obtint-il que lui soit cédée la charpente de l'église Saint-Maurice pour reconstruire la toiture de son exploitation. Les pierres de l'église servirent dès lors à l'établissement d'un mur du rempart Saint-Eloi.

3°) Enfin rue de l'Hôpital

A l'époque de la Fronde, vers le milieu du 17^e siècle, Noyon éprouva une grande misère engendrée par les pillages et les ravages des troupes royales autant que des troupes étrangères. Nombreux furent les pauvres, les mendiants, les affamés... Le clergé et les échevins, encouragés par le Roi, décidèrent de créer un grand hôpital qui suppléerait l'insuffisance de l'Hôtel-Dieu, lui-même à vocation médicale à cette époque. Les biens des maladreries et des petits hôpitaux serviraient au financement de cette création. On était en 1657. Après des essais infructueux, on en vint à l'achat d'une maison derrière l'église Saint-Maurice. Faute de place, il fallut construire les pavillons, puis la chapelle d'un véritable hôpital qui se trouva situé entre la Verse, les remparts (boulevard Charmolle), les jardins des Cordeliers, les locaux de la paroisse : c'était l'« Hôpital général », ainsi que ce nom fut gravé sur le bandeau horizontal du fronton surbaissé du portail, le tout surmonté d'une statue en pied. L'hôpital continuera à s'agrandir au milieu de ses jardins jusqu'à la fin du 19^e siècle ; en 1873, d'une aile de plus de 50 mètres à deux étages ; vingt ans plus tard, d'une annexe militaire au moment où Noyon devenait ville de garnison : ce bâtiment est aujourd'hui encore utilisé. Enfin dernière construction en 1980, au coin de la rue de Paris et de la Rue Pasteur, du pavillon des « Petits retraités » élevé sur l'emplacement de l'église Saint-Maurice. Ce qui porta le nombre de lits à 224.

De 1914 à 1917, l'occupation allemande fut désastreuse et mit à dure épreuve le courage des dirigeants laïcs, des religieuses et du personnel. C'est à cette époque que se distingua par son courage et son patriotisme, la supérieure Mère Saint-Romuald. Enfin en mars 1918, les bombardements et les combats portèrent un coup fatal à ce bel établissement, bien qu'il fût affecté aux secours des belligérants des deux camps, aux soins de la population occupée, aux réfugiés. Si certains locaux furent plus ou moins épargnés, l'ensemble étaient devenu inutilisable : dès après l'armistice, on installa des baraquements, on transforma en locaux de soins le pavillon des retraités ainsi que la maison actuellement affectée au foyer des personnes âgées.

Dès le 2 août 1919, la Commission administrative décida d'établir le centre hospitalier dans un endroit adéquat. C'est ainsi que le vieil « Hôpital général » prit la place du Quartier de cavalerie le 1^{er} juillet 1935. Les terrains rendus libres servirent plus tard à la construction de l'actuelle école Weissenburger et du stade Pasteur (à suivre).